

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2021)
Heft: 4

Artikel: Impressions de guerre : le général Norman Schwarzkopf
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-977706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le général Schwarzkopf pose pour la presse devant un M1 Abrams de la 24^e division d'infanterie (mécanisée). Ces chars de 55 tonnes armés d'un canon de 105 mm -qui ont été évalués en Suisse en 1983-1984- seront rapidement remplacés par une version améliorée : le M1A1 qui pèse 60 tonnes et est armé du même canon de 120 mm que le Léopard 2.

Histoire militaire

Impressions de guerre : Le général Norman Schwarzkopf

Philippe Richardot

Historien

Le général Norman Schwarzkopf laisse l'image d'un homme franc et massif, surnommé par les médias «l'Ours du Golfe» car il reste lié à la Première guerre du Golfe (1990-1991) et à l'opération Tempête du Désert, une coalition internationale largement dominée par les Etats-Unis qui a libéré le Koweït de l'invasion irakienne. Devenu très populaire pendant cette période, il a laissé des mémoires sur sa vie de soldat où il détaille cette opération¹.

Les aspects tactiques

Instructeur à West Point, Schwarzkopf fait connaissance avec la guerre au Vietnam de 1969 à 1970. Il a le grade de commandant et sert d'officier de liaison dans une brigade aéroportée de l'ARVN, armée du Sud-Vietnam. La tactique-type américaine de cette guerre est l'hélicoptage d'assaut au milieu de la jungle : «*Les atterrissages d'hélicoptères sont toujours précédés d'une attaque aérienne car ces appareils sont comme les canards : facile à tirer au moment où ils se posent.*»² Ce qui est facile à planifier à l'échelle américaine mais demande plus de temps et coups de gueule avec l'allié du Sud. Il note que seule l'aviation dégage un combat dans la jungle qui vire à la panique puis dénonce le fameux *body count*, le décompte des tués ennemis où une estimation à vue de nez est prise pour réelle. Il note l'expérience et le savoir-faire tactique du colonel Ngo Quang Truong : «*En examinant le terrain et à partir de l'expérience accumulée en quinze années de combat, Truong était capable de prévoir les mouvements de l'ennemi avec une déconcertante facilité.*»³ Malgré les doutes de Schwarzkopf, les tirs d'artillerie sur carte demandés par Truong laissent toujours des corps ennemis sur le terrain.

La guerre du Golfe joue sur la puissance de feu aérienne. Schwarzkopf prépare une campagne de bombardement stratégique préalable à l'opération terrestre. Néanmoins, il déclare : «*Je me méfiais de Warden, un planificateur de l'école de Curtis Le May – des gars qui pensent que le bombardement stratégique peut tout faire et que les armées sont obsolètes... Il nous suffisait de réduire au silence Saddam Hussein et sa capacité à commander les forces qui nous faisaient face. Et si cela entraînait sa mort, je ne verserais pas une larme.*»⁴ En fait, Schwarzkopf est satisfait du plan de Warden qui épargne (en théorie) les civils et utilise le bombardement stratégique à des fins tactiques comparables aux préparations d'artillerie de la Première guerre mondiale. Un des objectifs est de neutraliser 50 % des forces ennemies par bombardement aérien après avoir anéanti ses défenses antiaériennes. Comme au Vietnam, Schwarzkopf doute de l'évaluation des pertes par le renseignement militaire, un art qu'on a voulu transformer en science selon lui.⁵ Le plus grand problème tactique de la phase terrestre de cinq jours de *Desert Storm* a été la lenteur du VII^e Corps et la rapidité des Marines exposant la pointe à une éventuelle contre-attaque irakienne qui n'est jamais venue. Schwarzkopf s'énervait de cet attelage tiré par des chevaux et des mulets, mais une fois l'opération arrêtée, il se ravise : «*Il est facile de critiquer quand on est isolé dans son quartier général, bien à l'abri au fond d'un sous-sol, et qu'on n'a pas soi-même la charge de déplacer des forces énormes sur un terrain étranger par mauvais temps face à un ennemi inconnu.*»⁶ L'autre problème de cette guerre ont été les tirs fratricides : «*Notre problème dans la guerre du Golfe, était que notre aptitude technologique à attaquer des cibles excédait notre capacité à les identifier clairement.*»⁷

1 Norman Schwarzkopf (avec la collaboration de Peter Petre), *Mémoires*, Paris, Plon, 1992 traduit de l'anglais d'après *It doesn't take a Hero*, New York, Linda Grey :Bantam Books, 1992.

2 *Ibid.*, 1992, p. 136.

3 *Ibid.*, 1992, p. 148.

4 *Ibid.*, 1992, p. 364-365.

5 *Ibid.*, 1992, p. 482.

6 *Ibid.*, 1992, p. 535.

7 *Ibid.*, 1992, p. 551.



Récemment promu au grade de major, Schwarzkopf passe l'essentiel de la guerre du Vietnam en tant que conseiller militaire de l'armée sud-vietnamienne.

Les forces morales

La guerre du Vietnam montre à Schwarzkopf les difficultés d'une guerre de coalition où il faut ménager la susceptibilité des alliés. Il note l'amertume de l'allié sud-vietnamien et la maladresse américaine à son égard. Un officier de l'ARVN lui dit : « *Quand nous remportons une bataille, les conseillers reçoivent une médaille. Et quand nous perdons, c'est par la faute de*

A côté du général Colin Powell, alors chef d'état-major interarmées, lors d'une conférence de presse en Arabie saoudite.



*notre commandant.*⁸ » Il doit intervenir dans un mess américain pour qu'un officier sud-vietnamien qu'il a invité soit servi; l'intéressé déclinera toutes les invitations futures. Autre caractéristique du Vietnam, la médiatisation télévisée et il assiste à la visite d'un général « pour la frime ». ⁹ Comme chef d'unité de combat en Allemagne son principe est de « développer l'entraide et la cohésion au sein des unités. » ¹⁰ Il reproche ainsi à un capitaine de distancer à la course les jeunes recrues. En 1988, Schwarzkopf est nommé général quatre étoiles commandant le CENTCOM (Central Command) qui supervise le Moyen-Orient et les voies pétrolières. La guerre du Golfe pose un problème culturel car elle demande l'installation de milliers d'Américains en Arabie Saoudite où l'alcool et la pornographie sont interdits. L'arme miracle et politique de Saddam Hussein était d'ordre moral : les missiles SCUD. Il a frappé Israël pour le forcer à réagir et désolidariser la coalition panarabe et occidentale, mais sans effets politiques ou militaires à cause de l'imprécision du vecteur et de sa charge de 75 kg : « *Statistiquement nous étions plus en sécurité qu'en traversant une rue à Manhattan.* » ¹¹ »

Les conditions logistiques et organisationnelles

En temps de paix, nommé chef d'une division mécanisée en Allemagne, Schwarzkopf réalise la vacuité et la complexité du système de notation. Son unité d'hélicoptères n'a pas la note maximale parce que l'habitude en Allemagne était d'avoir 70 % des appareils en état de marche or, à Washington, le Pentagone en exigeait 75 % dans une note de service que lui seul avait lu... Il n'a pas été difficile de monter les exigences. Sa deuxième expérience de guerre est l'opération contre l'île de la Grenade en 1983. Alors général commandant l'opération, Schwarzkopf doit menacer un colonel des marines de cour martiale pour qu'il accepte de transporter sur ses hélicoptères des soldats de l'Armée de terre. Comme chef du CENTCOM, il a des problèmes plus vastes et prévoit un an à l'avance un plan d'intervention massif. Depuis Tampa, Floride, où se trouve l'état-major du CENTCOM, il joue un wargame sur ordinateur simulant une guerre contre l'Irak en juillet 1990, moins d'un mois avant le début de cette guerre. L'opération est un défi logistique qui demande une montée en puissance plus rapide qu'au Vietnam ou qu'à la Seconde Guerre mondiale : « Cinq divisions et demie, soit cent vingt mille hommes à onze mille kilomètres en quatre mois. » ¹² À l'heure de l'informatique : « ... des milliers de pages sorties d'un ordinateur spécifient comment et dans quel ordre les effectifs et le matériel et les fournitures seraient effectivement acheminées. » ¹³ La logistique conditionne cette immense opération qui, avec les coalisés, mobilise 400'000 hommes. L'arrière dévoile « des kilomètres de filets de camouflage cachant des milliers de tonnes de rations, de pièces de rechange,

8 Ibid., 1992, p. 133.

9 Ibid., 1992, p. 148.

10 Ibid., 1992, p. 281.

11 Ibid., 1992, p. 472.

12 Ibid., 1992, p. 335.

13 Ibid., 1992, p. 333.



Schwarzkopf a reçu de nombreuses décorations durant son engagement au Vietnam. Il reçoit ici la visite du général William Westmoreland, le commandant des forces américaines au Vietnam (à gauche).

de carburant, d'eau et de munitions. La route elle-même n'était qu'une interminable caravane poussiéreuse de poids lourds.¹⁴ » Schwarzkopf n'a plus le temps de consulter son état-major, il ne fait que lui donner des ordres. Pour simplifier les données, la carte de situation représente l'ennemi sous la forme de trente-huit autocollants représentant chacun une division, rouges quand les forces sont opérationnelles, jaunes quand elles ont plus de 25 % de pertes, vertes quand elles ont subi 50 % ou plus. Schwarzkopf résume ainsi son travail de commandant de théâtre d'opérations : « *Dès que je le pouvais, j'allais voir les troupes, mais la plupart du temps, je restais assis sur mon derrière, parlant au téléphone ou à la radio, scrutant des cartes ou des écrans d'ordinateur.*¹⁵ »

Les relations avec le politique

Chef du CENTCOM est un poste éminemment politique, diplomatique, stratégique aussi. Son père avait été

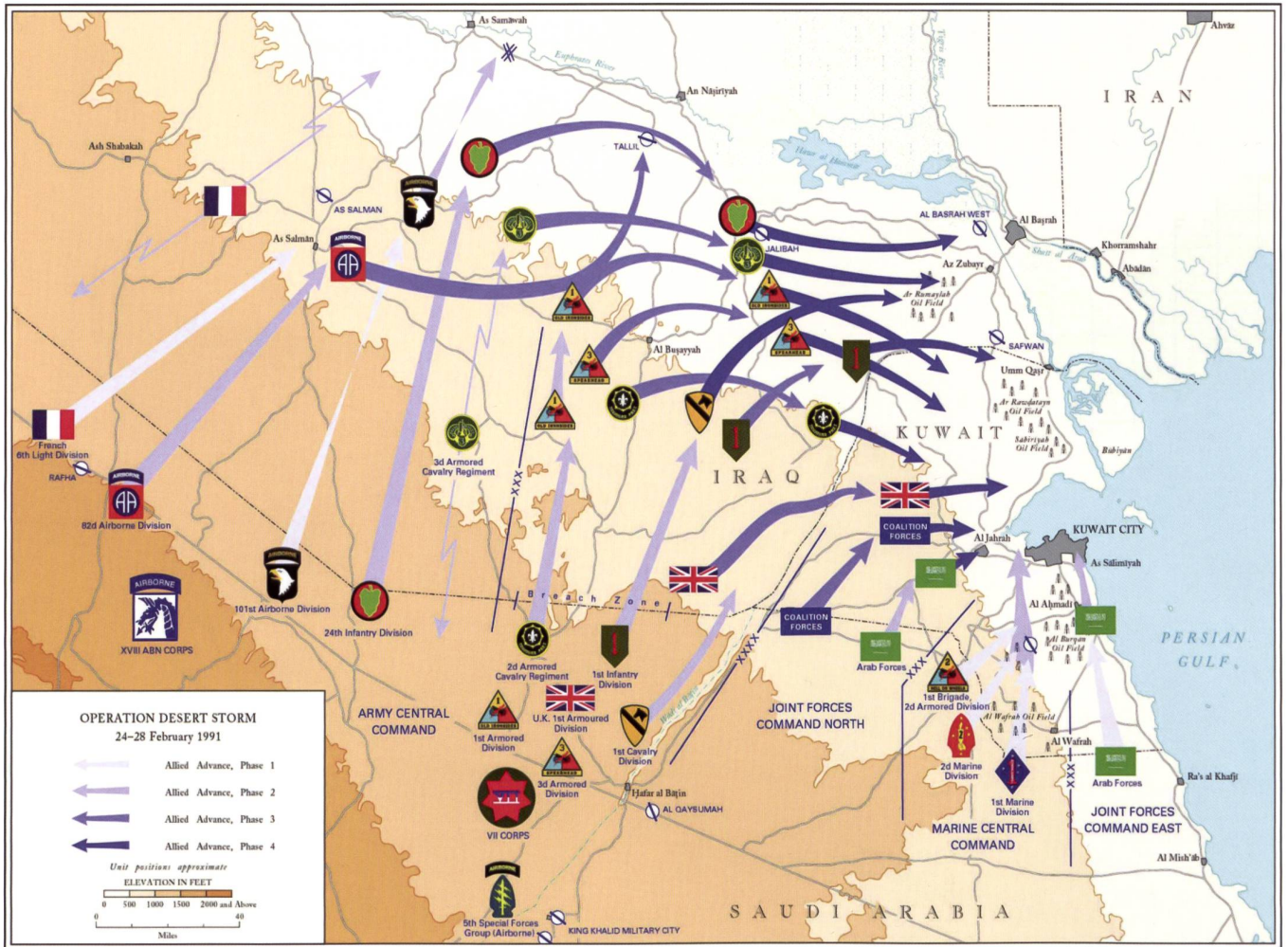
nommé officier de renseignement en Iran et en Arabie Saoudite dans l'après-guerre et lui-même avait été marqué dans son enfance par l'ambiance moyenne-orientale. C'est alors un commandement sans forces où presque tout est à organiser y compris un réseau de bases. L'accueil qu'il reçoit d'abord à Riyad est assez froid. Le prince al-Saud lui dit : « *Lorsque vous, les Américains, venez en Arabie Saoudite vous ne prenez jamais le temps de connaître le pays.*¹⁶ » Schwarzkopf répond avec le style fleuri de la conversation orientale. Sur la question de l'alliance avec Israël que lui reprochent implicitement les alliés arabes, il répond : « *Un homme n'a-t-il pas le droit d'avoir plusieurs amis ?*¹⁷ » Schwarzkopf doit aussi se montrer habile et convaincant avec les politiques de son pays. Tout d'abord pour redéfinir la mission du CENTCOM créé en 1983 pour empêcher les Soviétiques de s'emparer des champs pétroliers avec l'idée de faire monter du pétrole importé par pipeline au front sur les monts Zagros ... Il doit convaincre Paul Wolfowitz, sous-secrétaire à la Défense, Henry Rowen, secrétaire

¹⁴ *Ibid.*, 1992, p. 475.

¹⁵ *Ibid.*, 1992, p. 474.

¹⁶ *Ibid.*, 1992, p. 320.

¹⁷ *Ibid.*, 1992, p. 323.



Le plan de bataille de l'opération DESERT STORM.



adjoint chargé de la sécurité internationale, Dick Cheney secrétaire à la Défense. L'intermédiaire avec le politique est le général Colin Powell bientôt chef d'état-major des armées (JCS Joint Chiefs of Staff). C'est beaucoup d'appels téléphoniques et d'entretiens personnels. Quand la guerre commence, le téléphone et les conférences télévisées le mettent sous pression. En particulier avec Colin Powell qui est lui-même mis sous pression par le Président Bush et Cheney: «*Souvent, après des réunions à la Maison Blanche, Powell m'appelait pour me poser des questions tellement insolites que je me demandais si nos supérieurs civils avaient saisi les réalités militaires.*»¹⁸ Finalement on l'a laissé mener la campagne qu'il voulait.

P. R.

¹⁸ Ibid., 1992, p. 373.